Document generated on 05/09/2025 10:45 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Nancy CHRISTIE et Michael GAUVREAU (dir.), *Mapping the Margins. The Family and Social Discipline in Canada 1700-1975*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, 407 p., réf., index.

Louise Blais

Volume 30, Number 2, 2006

Mise en public de la culture
Public Culture
Divulgación de la cultura

URI: https://id.erudit.org/iderudit/014132ar
DOI: https://doi.org/10.7202/014132ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Blais, L. (2006). Review of [Nancy CHRISTIE et Michael GAUVREAU (dir.), *Mapping the Margins. The Family and Social Discipline in Canada 1700-1975*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, 407 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *30*(2), 256–259. https://doi.org/10.7202/014132ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

phénomène issu de la modernité et une extension du développement des médias. L'exemple chinois démontre l'importance de ne pas confondre absence d'événement et silence face à ce qui, d'un point de vue occidental, serait un événement. La pensée chinoise, cultivant la sagesse et non le tragique et le sublime, aurait eu tendance à résorber le prestige de l'événement. De même, le chapitre de Francine Saillant qui établit le pont entre Humanitaire, médias et événement rappelle que l'événement ne peut se réduire à l'image des médias, comme simple représentation ou icône. Défini en tant que rupture d'intelligibilité, l'événement se fait aussi familial, bien loin de la caméra, démontre Natacha Gagné qui analyse de quelle manière un dilemme affecte les membres d'une famille maaori. En bref, un essentiel pour tout chercheur soucieux d'utiliser le concept d'événement avec rigueur, qu'il soit anthropologue ou encore non initié.

Annie Laliberté (Annie.Laliberte@hei.ulaval.ca)
Département d'anthropologie
Institut des hautes études internationales
Université laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Nancy Christie et Michael Gauvreau (dir.), *Mapping the Margins. The Family and Social Discipline in Canada 1700-1975*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, 407 p., réf., index.

L'ouvrage propose, comme le titre l'indique, une cartographie des marges, des marginalités et des marginalisations à travers une historiographie, sur près de trois siècles, des pratiques familiales canadiennes face au « hors norme ». Des histoires racontées par des historiens de la famille, professeurs, pour la plupart, dans des universités des Maritimes, du Québec, de l'Ontario et de l'Ouest canadien.

Comme l'explique Christie dans son introduction, l'ouvrage se donne deux objectifs. D'abord, il cherche à analyser les manières, variables selon l'époque et les traditions culturelles, dont les familles canadiennes ont défini la norme, la dépendance et les rapports d'inclusion-exclusion, afin de montrer comment elles ont été un acteur central – c'est le fil qui traverse l'ensemble de l'ouvrage – dans la construction étatique et institutionnelle de la marginalité. Ensuite, en examinant les histoires des femmes et des hommes qui se situaient en dehors des mesures démographiques de la famille conjugale, l'ouvrage propose de tester l'hypothèse dominante en historiographie selon laquelle la famille nucléaire en Occident est irrévocablement normative.

Ainsi, l'analyse des histoires de la veuve et de l'orphelin, mais aussi celles de la « vieille fille », du « vieux garçon », de la famille recomposée, de la personne âgée, de la femme monoparentale, du malade mental, permettra de voir quelles combinaisons de variables – de classe, de genre, de statuts socio-économique et marital – pouvaient donner lieu à la stigmatisation et à la marginalisation de certains membres de la famille. L'hypothèse centrale du livre et son approche théorique sont de concevoir la famille comme une institution politique de régulation sociale, au même titre que toute autre institution, jouant un rôle central dans la création des identités et des codes sociaux, selon un système hiérarchique en

fonction de l'âge, du genre et du statut social. Les essais contenus dans ce livre soutiennent que, pour comprendre le rôle croissant de l'État canadien, il faut commencer non pas par l'analyse du regard des institutions publiques de régulation sociale, mais plutôt par l'étude des manières dont les conceptions et les expériences des familles ont façonné les paramètres des interventions de l'État. En ce sens, les auteurs cherchent à se distancier des approches plus classiques de l'historiographie de la famille selon lesquelles la famille ne serait que le dépositaire privé des liens affectifs et émotifs, havre suspendu hors des contextes sociaux et économiques plus larges. Au moyen d'analyses de lettres et de journaux personnels, de romans d'époque, de testaments, d'archives d'hôpitaux et de politiques publiques, les auteurs de cet ouvrage s'efforcent de montrer, au contraire, le rôle déterminant des familles canadiennes et québécoises dans la construction des marginalités et du processus de la formation de l'État. Ils cherchent ainsi à placer la famille au cœur des récits de l'histoire sociale et comme point de départ pour voir comment elle a construit les identités sociales.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite des « familles brisées » par la mort (ou l'abandon), laissant l'un ou l'autre des conjoints veuf ou veuve et des enfants orphelins, des familles recomposées par le remariage et l'adoption des enfants du « premier lit ». Dans tous ces cas, rôde la figure de la marginalisation sociale. Pourtant, les auteurs de cette partie montrent que, malgré la discontinuité d'un statut social après la mort et le veuvage, une continuité se voyait réétablie par le remariage, surtout des veufs, par un système de solidarité et d'obligations dans la famille élargie, parfois par une reconnaissance sociale d'un élargissement du rôle des veuves (Brun). Ainsi, la famille doit être conçue, soutient Christie, non seulement comme étant au centre de la production économique et de la reproduction biologique, mais aussi comme système de relations d'obligations (« *credit relationships* ») jouant un rôle de médiation entre les sphères privées et publiques, du moins jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

Dans leurs chapitres respectifs, Christie et Bradbury montrent néanmoins que le système d'obligations pesait généralement plus lourdement pour les veuves que pour les veufs. Pour celles-ci, en effet, et selon leur situation économique, le veuvage pouvait donner lieu à des demandes d'assistance, parfois pathétiques, révélant ainsi les rapports de pouvoir patriarcal. Gossage, pour sa part, et dans la ligne des chapitres qui le précédent, cherche à tracer l'évolution des familles recomposées et complexes, jouissant jusqu'au 20e siècle d'un statut de normalité, vers une forme considérée comme plus aberrante. C'est en effet, soutient-il avec Christie et d'autres, à partir de 1920 et après la Grande Guerre, l'individualisme prend pied dans les familles, où le système d'obligations est désormais vécu, notamment par les femmes, comme oppressif et invasif. En fait, c'est le conflit entre l'individualisme et le familialisme qui poussera les veuves, de moins en moins prédisposées à se soumettre aux effets indésirables du système d'obligations familiales et patriarcales, à demander l'intervention de l'État sous forme d'allocations aux mères nécessiteuses. C'est dans ce terreau que se consolident la famille nucléaire et l'effritement de l'ancien système d'obligations familiales. C'est là aussi, soutiennent les auteurs, que le besoin du remariage se fera moins sentir pour les veuves, désormais libérées d'obligations opprimantes. La femme monoparentale deviendra socialement plus acceptable, l'autre versant de ce changement normatif étant l'expansion du rôle de l'État.

La deuxième partie de l'ouvrage traite des célibataires, femmes et hommes, généralement représentés, dans l'historiographie traditionnelle, comme marginaux, déviants et socialement dévalorisés. Dans leurs chapitres respectifs, Davies et Stairs montrent en fait que les célibataires ont joué un rôle important dans l'économie familiale – les tâches domestiques, le

travail de la ferme, les soins aux parents vieillissants, etc. – et pouvaient à ce titre jouir de reconnaissance sociale. Mais, comme le montre Hubert dans une étude fascinante de la famille rurale du Québec aux 18e et 19e siècles, le célibat est aussi source d'inquiétude et d'opprobre social. C'est en effet en analysant le traitement matériel et symbolique réservé aux marginaux qu'Hubert met en lumière le fonctionnement des processus de marginalisation. Il s'agira ici de célibataires objets d'exclusion sociale : le vieux garçon migrant, la femme enceinte et non mariée qui doit fuir à la ville pour échapper à la honte, le prêtre dont la liaison sexuelle illicite dépassera les bornes de la tolérance quand naîtra un enfant (le bâtard), les couples formés sans la sanction de l'Église. Bref, tout ce qui se situe hors de la valeur sociale suprême qu'est la famille hétérosexuelle et légitime. Hubert va jusqu'à affirmer que cette idéalisation de la famille, notamment par l'élite de l'Église, coïncide avec la montée du capitalisme et la menace qu'il posait à la structure économique et sociale de la ruralité dont le pivot était la famille. Dans ce contexte, et comme le montre aussi le chapitre de Little, le célibat, surtout pour les hommes, se présente comme une menace pour la cohésion sociale, la paternité étant garante de leur statut et de leur pouvoir social.

La troisième partie, aboutissement des deux précédentes, porte sur la marginalité et les institutions, notamment sur la façon dont celles-ci ont été forgées par les familles. Les auteurs tiennent ici à s'opposer à toute théorie du « contrôle social » ou du « grand enfermement », s'en prenant tout particulièrement à Foucault, ou du moins à une certaine lecture de Foucault, selon qui la famille occidentale se serait vu usurper sa fonction normative par l'avènement de l'État et de ses institutions. Pour ces auteurs, la montée de l'État providence après la Deuxième Guerre correspond plutôt à la généralisation de l'individualisme et de la nucléarisation accentuée de la famille, désormais de plus en plus libérée du système d'obligations.

Ainsi, pour Moran, Wright et Savelli, l'asile aura été façonné par la famille pour recevoir le membre déjà marginalisé en son sein ou trop violent ou incontrôlable. Selon Morton, c'est en réponse à une demande sociale que l'aide de l'État et son intervention croissante auraient modifié la norme concernant les femmes comme chef de familles monoparentales. Contre l'institutionnalisation des enfants « illégitimes », en effet, elles seraient à la fois plus acceptées, plus normalisées, tout en étant désormais, et paradoxalement, définies comme « problème social ». De même pour Struthers, l'instauration des pensions de vieillesse pour contrer la pauvreté des personnes âgées, notamment celle des femmes, aurait permis qu'elles vivent de manière « indépendante », hors des institutions et des systèmes d'obligations familiales. Dans son étude des orphelinats au Québec, Baillargeon soutient que jusqu'aux années 1960, la montée fulgurante des institutions de l'État et de ses représentants dans les services sociaux et de la santé n'est pas parvenue à marginaliser la famille. Au contraire, le clergé en aurait préservé, voire élevé, la fonction en défendant l'orphelinat comme lieu familial pour enfants sans familles.

Une remarque, en conclusion, à propos de la lecture de Foucault que font les auteurs de cet ouvrage par ailleurs riche en histoires « ordinaires » de familles québécoises et canadiennes et leur rapport à la norme et à la marge. Dans des ouvrages récemment publiés reprenant ses cours au Collège de France, entre autres *Le pouvoir psychiatrique* et *Il faut défendre la société*, Foucault est explicite sur le rôle central de la famille dans la trajectoire qui mènera l'un de ses membres vers la psychiatrie. Foucault cherche à savoir comment la marge, la non-norme, sont devenues un problème pour la médecine, la psychiatrie, et comment celles-ci ont pu asseoir leur pouvoir (scientifique, institutionnel, politique) par la main-mise sur ledit problème. La folie, comme la marge et l'anormal, sont toujours dans la société, nous

dit-il ; elles ne peuvent être pensées en dehors des manières dont la société, familles comprises, la recevra ou lui donnera forme.

Références

FOUCAULT M., 2003, *Le pouvoir psychiatrique*. Cours au collège de France. 1973-1974. Paris, Gallimard.

—, 1997, *Il faut défendre la société*. Cours au collège de France. 1976. Paris, Gallimard et Seuil.

Louise Blais (lblais@uottawa.ca)
École de service social
Université d'Ottawa
43, rue Templeton
Ottawa (Ontario) K1N 6N5
Canada

Greg DENING, *Beach Crossings. Voyaging Across Times, Cultures, and Self*. Philadelphie, Pennsylvania University Press, 2004, 376 p., illustr., bibliogr., index.

Greg Dening est historien, anthropologue, philosophe et professeur au Département d'histoire de l'Université de Melbourne ainsi qu'au Centre for Cross-Cultural Research de l'Université National d'Australie (ANU). Par cet ouvrage à saveur autobiographique, Dening nous dresse le bilan de 50 ans de réflexions consacrées aux gens qui ont façonné le passé, le présent et le futur de l'archipel des Îles Marquises, connu par ses habitants sous le nom de Fenua' Enata, la terre du peuple. Les premiers contacts entre les navigateurs occidentaux, ces dits « découvreurs », et les Enata ont généralement été traduits dans les écrits académiques par l'histoire des navigateurs et l'anthropologie des insulaires. Dans le cadre de cet essai, l'auteur australien dit vouloir renverser cette tendance et ainsi faire l'anthropologie et l'histoire de chacun d'eux en nous conduisant de chaque côté de ces plages, physiques et métaphoriques, qui furent le théâtre de ces contacts souvent brutaux, nous permettant ainsi d'envisager ces rencontres à partir de la perspective des acteurs qui les vécurent, ne prétendant toutefois pas pouvoir remplacer leurs voix, parlant davantage d'une « re-présentation » de celles-ci. Ce récit débute donc sur la plage, ce lieu privilégié, cette zone floue, cet entre-deux où les mondes se rencontrent.

En se référant aux récentes découvertes archéologiques, en puisant dans les journaux de bord et écrits personnels de personnages tels qu'Edward Robarts, Joseph Kabris et William Pascoe Crook, puis en poursuivant dans les archives les traces des Timotete ou Patu, Enata qui rencontrèrent leurs propres plages en Angleterre ou aux États-Unis, l'auteur nous fait remonter dans le temps et parcourir le Pacifique en compagnie des premiers habitants de l'archipel, puis des marins, chasseurs de baleines, déserteurs, militaires, commerçants, flibustiers et missionnaires qui vinrent par la suite. À travers sa narration et son interprétation des documents « historiques », il nous permet d'entrevoir ce qui se cache derrière les toiles que Paul Gauguin peignit alors que sa vie s'achevait sur les plages de Tahiti, d'avoir un aperçu des craintes des missionnaires laissés à eux-mêmes parmi ces étrangers à convertir, tout en remettant en perspective la « barbarie » des insulaires si souvent relatée dans les ouvrages occidentaux.

Beaucoup plus qu'une simple narration, cet essai se révèle avant tout être un voyage introspectif. L'ouvrage prend la forme d'un journal de bord à partir duquel l'auteur raconte